

SAINTE-CROIX, UN PASSE TRES PRESENT

Un village comme bien d'autres en Dombes ...

Prenant sa source au cœur de la Dombes, la Sereine et ses torrents ont formé un vallon qui s'élargit quelques lieues avant de s'ouvrir sur la plaine du Rhône à Montluel. C'est au creux et autour de ce vallon que le village de Sainte-Croix s'est développé en de nombreux hameaux très dispersés. Dans le passé, les plus aisés, seigneurs, nobles et bourgeois, ont résidé sur les plateaux, laissant aux petites gens l'usage des prés humides des bords de la rivière.

Un village sans histoire ?

On pourrait le supposer en observant une carte. Le territoire de Sainte-Croix, pris en fourche entre deux voies romaines reliant Montluel à Besançon et à Genève, et souvent inondé par la tumultueuse Sereine, n'aurait pas dû être bien passager jusqu'à l'invention de l'asphalte ...

Pourtant, la première mention historique du village est fort ancienne, puisqu'elle figure dans une bulle du pape Lucius III par laquelle sa paroisse fut confirmée à l'abbaye de l'Île Barbe en 1183.

Un siècle plus tard, Hugues Palatin, d'une famille de seigneurs de Fléchères, possédait vers 1281 une maison-forte qu'il venait de reprendre en fief d'Humbert, sire de Montluel. Cet édifice était l'ancêtre de l'actuel château du comité d'entreprise d'E.D.F.. Dominant le vallon au bord du plateau est, il avait encore belle allure au début du 19^e siècle. Sa forme carrée et sa construction de briques rouges l'apparentait aux châteaux de la Dombes de l'an mil (Revue Dombes n° 17).



La seigneurie de Sainte-Croix demeura relativement stable jusqu'en 1570, puisqu'elle passa en possession des familles d'Ars, du

Bourg et de la Forest seulement par voies d'alliance ou de parenté.



Des époques tourmentées.

Une autre maison-forte, peut-être située sur le plateau ouest, appartient à un certain Albert de Fontanelle. Elle aurait été détruite en 1325 par les troupes du dauphin du Viennois durant leur grand affrontement avec le comte de Savoie.

Un siècle plus tard, Humbert du Bourg, chevalier et seigneur de Sainte-Croix, semble avoir mené une vie trépidante. En témoigne sa participation à la triste équipée de François de la Palud en 1431, au cours de laquelle des Trévoltiens furent torturés et rançonnés, avec une « préférence » marquée pour les juifs. Plus glorieuse peut-être fut sa défense de la ville fortifiée de Montluel, assiégée en 1469 par les troupes de Louis XI qui souhaitait réduire les possessions du duc de Savoie.

Ce siècle vit en outre la peste et ses souffrances endeuiller Montluel (1442). En dépit de ces vicissitudes, les hommes faisaient leur œuvre et laissaient des traces permanentes. Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui avaient acquis (avant 1233) l'élégante ferme carrée de Coccieu, construisirent le bel étang des Echaneaux, près de la ferme du même nom qu'ils achetèrent en 1461.

La noblesse s'apaise mais la misère subsiste.

Le 16^e siècle témoigne de l'essor économique de la bourgeoisie d'affaires lyonnaise qui acquit alors de nombreux domaines en Dombes.

Sainte-Croix vécut à l'heure italienne avec la vente du château (1570) à Justinian Panse, issu d'une famille de riches commerçants italiens installés à Lyon. Celui-ci, passionné de musique et de poésie, fit faillite et revendit ses titres et propriétés à un gentilhomme lucquois, François de Turetin (1590). Ce dernier, connu dans le monde des imprimeurs, épousa la fille d'un grand libraire florentin. Le domaine de Sainte-Croix demeura à ses héritiers jusqu'à l'arrivée de la famille de Crués en 1655.

Pendant ces épisodes, pestes et famines sévissaient à Montluel. Paul Perceveaux ne releva pas moins de cinq années de telles atteintes entre 1564 et 1598. A Sainte-Croix, la mémoire populaire donne le nom de Creux Dollens (creux de la souffrance) à l'emplacement d'un ancien chemin où les cadavres des pestiférés étaient enterrés, loin des habitations.

L'intendant Bouchu, travaillant à la demande de Colbert, comptait en 1665 « 40 familles qui font 200 communicants, pauvres à l'exception de deux qui peuvent avoir 3000 livres chacun ». Il énumérait les nombreuses propriétés du seigneur : château, domaines, rentes ... La population se nourrissait de blé noir qu'elle cultivait « en lieux marécageux, au-dessous des coteaux ».

Le règne sans partage des seigneurs De Crués.

Vers 1655, Christophe de Crués, écuyer, capitaine de régiment, seigneur de Taney, reprit le fief de



Sainte-Croix. Comme l'écrivait Perceveaux, « Croix-Crués, il suffisait d'y penser » ... La généalogie de cette famille savoyarde nous est « racontée » sur la fameuse pierre tombale abritée par la chapelle et classée sur l'inventaire des monuments historiques en 1920.

Sa lignée se termina avec Pierre-François Dubreuil de Crués et de Chiloup, qui participa aux Assemblées de la Noblesse de Bresse en 1789, puis fut condamné à mort par jugement de la Commission révolutionnaire de Lyon le 23 Frimaire an 2.

On ne sait comment ce verdict fut accueilli par la population saint-cruézienne. Celle-ci n'avait pas vu sa situation s'améliorer sous le règne des de Crués. Dans ses notes sur les Pays de Bresse (1786), J.B. Riboud écrivait : « Les propriétaires nobles n'étaient pas aussi nombreux en 1666 comme ils le sont à présent, ils ont beaucoup acquis et étendu leurs possessions. Ils possèdent quatre-cinquièmes des fonds », avant d'énoncer les propriétés détenues par le seigneur dont six domaines parmi les plus cossus existant actuellement, quatre étangs, un moulin, une tuilerie, des rentes foncières, d'amples prairies et quantité de bois taillis ... Suivait cette affirmation sans ambiguïté : « Les habitants sont pauvres ».

En 1788, une mauvaise récolte, doublée de fortes gelées, provoqua la mort de 26 personnes au village, soit plus que durant la première guerre mondiale !

Le village fut administré de 1792 à 1829 par une équipe issue des signataires des cahiers de doléances de 1789, dont fit partie le curé Charmet qui avait prêté serment à la constitution civile du clergé.

La tête du village demeure au château après la Révolution.

Les descendants de P.F. Dubreuil vendirent le château en 1828 aux frères Crozier, négociants lyonnais. Leurs propriétés couvraient une partie importante du territoire de la commune, comme en témoigne un plan relevé à leur demande en 1828 et conservé à la mairie.

Dès 1829, Joseph Crozier devenait maire de Sainte-Croix et inaugurait un long règne familial sur la commune, s'appuyant sur le clergé local, et seulement interrompu par quelques épisodes républicains, souvent mouvementés.

Ainsi, le mandat du républicain Antonin Delorme (1881-1888) fut très chahuté par l'opposition coordonnée de Bruno Faure, futur maire (1888-1929) et héritier du château et d'un nouveau curé, Henri Levrat. Ce dernier n'eut de cesse que de faire construire une nouvelle église et



détruire l'ancienne. Il usa pour cela de toutes les ruses et influences possibles, ce que lui rendirent bien ses opposants ! Aucune description objective ne reste de l'ancienne église à laquelle s'adossait la chapelle conservée dans le cimetière. Mais la qualité du mobilier intérieur de cette dernière (pierre tombale, litre seigneuriale, piscine liturgique) et le fait que son porche fut celui de l'église primitive, permettent d'imaginer l'élégance de cette dernière sur son promontoire dominant la route de Montluel !

La population vit et s'éveille.

Comme dans le reste de la Dombes, rares étaient les exploitants agricoles ayant réussi à acquérir les terres qu'ils cultivaient. Celles-ci leur étaient louées en fermages ou grangeages. Leur revenu, une fois déduit le loyer, équivalait en moyenne à 30 % de la récolte. Nombreux étaient aussi à Sainte-Croix les ouvriers agricoles, valets de ferme ou journaliers, qui vendaient leur force de travail à un peu moins pauvres qu'eux.

Certains habitants travaillaient dans les manufactures de Dagneux (Aynard) ou de Montluel (Castor, Herr). Les deux moulins sur la Sereine et les tuileries employaient aussi quelques personnes au gré de leur activité.



Les registres municipaux mentionnent maintes aides aux indigents du village et de nombreuses sollicitations pour que l'agent-voyer de Montluel confie aux pères de familles nécessiteuses de Sainte-Croix des travaux de cassage de cailloux et de réfection des chemins communaux.

Toutefois, bien que soumise à de rudes conditions d'existence, la population s'éveillait à une certaine conscience de ses droits.

En 1882, Antonin Delorme avait créé une Caisse des écoles (devenue Sou des Ecoles en 1896) dont le but était de « faciliter la fréquentation des classes par des récompenses aux élèves indigents ». Un peu plus tard, une Société de secours mutuels fut active à Sainte-Croix, bien avant la Sécurité Sociale.

Vers 1890, des « immigrants », venus de communes ou de régions proches, vinrent « coloniser » les terres du vallon jusqu'alors si peu prisées. Ils installèrent quelques commerces et apportèrent au village un esprit neuf, souvent en opposition avec la gouvernance paternaliste des châtelains.

La commune accueillait 406 habitants en 1896. En 1903, une nouvelle école fut construite pour accueillir une population enfantine pour laquelle l'ancienne était devenue trop petite et humide.

La guerre et l'exode rural, ici comme ailleurs.

Cette démographie galopante subit alors un important contre-coup. Ce fut, premièrement, l'effet de la « Grande Guerre » qui enleva aux familles saint-cruziennes vingt-six de leurs pères ou enfants. Puis commença une longue agonie liée aux départs d'enfants d'agriculteurs vers des conditions de vie espérées moins dures. Les premiers apports de modernité n'endiguèrent pas ce mouvement. Le téléphone fut installé

vers 1905 au château et dans une cabine publique tenue par l'un des trois cafés du village. L'électricité n'arriva qu'en 1929 et l'eau en 1968. En 1975, 169 habitants restaient, éparpillés entre un maigre bourg et les hameaux des plateaux. L'instituteur n'avait plus que 14 élèves dans sa « classe unique ». Seule la présence animatrice de trois restaurants de bonne tenue maintenait encore le village hors de l'oubli dans lequel il s'enfonçait.

La renaissance du village ...

Jean Levrat, agriculteur et maire, et ses successeurs prirent la sage décision de faire « venir du sang neuf ». Un premier lotissement de 15 maisons vit le jour en 1980 sur le bien-nommé pré de la Nourricière, acheté par la commune, suivi du lotissement de l'étang en 1988. Ces constructions eurent l'effet escompté : une reprise démographique significative (365 habitants en 1990) et la sauvegarde de l'école (trois classes depuis 1999).

Le village montra une belle cohésion à l'occasion d'une résistance très « gauloise » aux injonctions académiques répétées en faveur d'un regroupement scolaire ... De même, l'élégante halle de bois récemment construite « à la façon de Châtillon sur Chalaronne » est le fruit du travail



collectif de nombreux habitants.

Trois autres petits lotissements virent ensuite le jour, visant le maintien de l'effectif scolaire aux environs de 60 élèves. La population se stabilisant autour de 500 personnes, c'est maintenant sur un certain renouvellement « naturel » que compte la municipalité pour installer dans la durée une école devenue le symbole de la vie du village.

... à quel prix ?

L'arrivée de populations urbaines dont les attentes s'accroissent n'est pas sans poser quelques problèmes.

La « pauvreté historique » de la commune gêne la création d'équipements collectifs, générateurs de cohésion. Le fonctionnement d'une garderie périscolaire coûterait trop cher, d'où une évacuation scolaire, marginale mais préoccupante. La municipalité ne possède aucun terrain communal, ce qui empêche tout aménagement d'équipement sportif ... Les jeunes s'ennuient, leur vie est ailleurs, dans les clubs des villes voisines, au collège ou au lycée.

Heureusement Montluel est à cinq kilomètres. Les services publics assurés par sa communauté de communes sont donc à portée de voiture et de bourse. La contrepartie est une relative perte d'autonomie. Le travail de la municipalité se réduit peu à peu à l'embellissement du village, à l'entretien de l'école et, pour quelques temps encore, des chemins communaux.

Plus inquiétante peut-être est une désaffection latente à l'égard des deux associations traditionnellement animatrices du village : le Sou des Ecoles et le Syndicat d'initiative. Les nouveaux arrivants, pour lesquels elles étaient jusqu'à une période récente un pont intégrateur à la vie communale, adhèrent moins volontiers.

Une certaine « taille critique » serait-elle atteinte et le syndrome de la cité-dortoir anonyme se mettrait-il en place ? Sainte-Croix doit bousculer son passé pour exister au présent ...

Bibliographie : la plupart des données contemporaines utilisées ici sont tirées des archives municipales et départementales. Les informations historiques proviennent de la lecture d'ouvrages de Samuel Guichenon, d'Humbert De Varax et surtout de mon ancien professeur d'histoire, Paul Perceveaux.